

Confitures et bobos.

La prime enfance, c'est d'abord, immédiat sur la langue, le goût de la neige. Vers trois ans, sous le caoutchouc gris à capuche, le froid qui rougit les joues, les chèvres à faire rentrer avec Ouardia Ivahiren, future grande maquisarde de la guerre à venir. Femme valant légion d'hommes par sa seule force physique, la mémoire du village cèle. Légendes, proverbes, chansons.

Ouardia Ivahiren m'a appris à faire caca dans les buissons, et à m'essuyer avec des feuilles de figuier. Elle m'a appris aussi, à tenir des petits poussins dans ma main, sans les écraser.

Montagnes de Kabylie, farouches et rudes, aux hivers à pierre fendre.

C'est là que je suis né.

Un mois d'août, le 14 de l'année 1951, plus de quarante degrés, cigales déjà cisailant le silence, il est six heures du matin. Forte odeur de bouse de vache craquelée par le soleil, pas loin un coq chante et un âne brait, presque en canon. C'est là que le jour a

frappé premier mon regard. Je suis sorti de ma mère, Djamila Chouaki née Hadjerès, 16 ans.

Canular administratif : on m'a inscrit le 17, parce qu'il fallait trois jours de voyage avant d'atteindre l'Administration.

Le père déjà absent, toujours absent, à jamais absent. La béance à vie, j'ai mal à ce bras coupé. A reconstruire, donc, cette béquille psychique. Enfant unique, gageure dans un pays de ces régions, je sentais déjà sur mon front le cinglant signe du sort: je suis l'enfant sans père. J'ai décidé, donc, de m'en bricoler, des pères, avec mes jouets d'alors, une vieille toupie, un morceau de parapluie, une serviette. A chaque fois que je fabriquais quelque chose, c'était comme un bout de père que je m'octroyais. Je devenais mon propre père. La Consubstantiation, le Fils devient le Père.

A moi, soudain, dans mes menottes roses, le labeur permanent de tisser des virtualités paternelles, les oncles, les habiles et forts grands cousins avec comme facture, parfois, de salaces siestes dans le gré secret du silence.

J'ai quatre ans, la guerre éclate, partout, et dans ma tête surtout. Les soldats français, les mitraillages, les rafles. La Kabylie est en flammes, je m'accroche à la robe de maman.

Sous la houlette du grand père, un des premiers normaliens musulmans, brillant instituteur, grand récitant de Hugo, Lamartine, la famille s'installe en ville, dans une banlieue d'Alger, j'ai cinq ans.

Ca s'appelle Maison Carrée, et notre quartier: Belfort (y avait même une réplique du lion de Belfort sur la place Jeanne d'Arc.) Ma mère me lit des contes de Perrault, ma grand mère des contes kabyles. Dans la rue, une autre langue m'appelle, pieds nus, elle me siffle des chansons, me clin d'œil des rythmes, c'est l'Arabe parlé.

Et ses mille et une portes.

Curieux cocktail que celui-ci: la découverte *en même temps* de la ville et de l'arabe. Je comprenais une bonne fois pour toutes, que non, l'univers, au sens Ptoléméen, n'était pas kabyle. Qu'il ne s'arrêtait pas à la haie d'oliviers, et à la source d'en bas.

A l'école maternelle, on avait des œufs en chocolat, à Pâques, avec du papier brillant autour, et on fêtait Noël, doux Jésus.

A la maison, les adultes parlent de choses que je ne comprends pas encore. Guerre, maquis, moudjahidine, embuscades, attentats...

Moi, j'apprenais la rue, avec la peau de mes mains, de mes pieds, de ma langue. Football sauvage avec des ballons de chiffons, les batailles rangées entre deux rues. La loi de la meute, la ruse aux rituels très codés, fallait toujours être vigilant.

On était aussi groupies d'un poivrot du quartier, Fassi, oh poivrot vite dit, aristocrate désargenté, tel était, en fait, le vrai fond de son âme. Une dizaine de gamins à le regarder déplier une serviette propre, l'étaler soigneusement par terre. Puis, de son grand couffin, il sortait une assiette, un couvert, un poulet, des

frites, et... deux bouteilles de vin (y en avait six dans le couffin, on les avait comptées). Pendant le festin, il nous contait Paris, les bagarres et les belles, Istanbul, Genève, oui, Fassi, ancien mac de Belleville, ancien boxeur, champion de France Welter en dix neuf cent....?

Qui eut pu.

Mais qui... chut.

Le tout arrosé de Shakespeare, Maurice Chevalier, Belmondo, et de bonne vieille sagesse bourlingue, jusqu'à finir vers la cinquième bouteille à bégayer et à ne proférer, la langue pâteuse, qu'un seul mot, d'ailleurs inaudible, pendant des heures.

La plupart du temps, nos jeux suivaient les saisons, toupies, billes, et les très compliquées parties de noyaux d'abricots.

École communale, la très belle madame Helleu, au doux regard outremer. Elle nous expliquait l'omelette en en faisant une, sur le vieux réchaud de la classe. Inoubliable le mix de l'odeur des œufs avec celle du parfum de Mme Helleu. On se reverra vingt ans plus tard, à Rome, hasard absolument objectif.

En classe, je joue souvent avec Jacques Gillet et Pierre Fourcade, mes amis français. Les pieds noirs sont encore là, Sebaoni le charcutier a une très belle vitrine, foie gras, jambon, saucisson, soubressade, porcelet à la crème.

On habite à la frontière d'un quartier musulman et d'un quartier pied noir, ça se passe bien pour le moment.

Découverte de la télé, en noir et blanc, chez des voisins pieds noirs, Paulette, et ses enfants. Se dégustait goulue, la magie de

l'image, moi seul quelques minutes face au poste bien lustré, répondant aux gentillesse de madame la speakerine, 'au revoir', 'merci', 'vous êtes très gentille', croyant à l'immanence de l'interactivité.

Un jour, Rachid Gheboub, se bagarre avec le petit Gonzalez. De son balcon, la mère, espagnole, crie:

-Dejalo, dejalo (laisse le, lâche le)

Depuis ce jour, la rue décida d'appeler Rachid Gheboub: Déjalo, qui, avec le temps, est devenu'Tékhalo'.

Aujourd'hui, Rachid Gheboub, cinquante-cinq ans, père de famille, est toujours appelé Rachid Tékhalo. Ou 'Tékhalo', tout court (t'as pas vu Tékhalo?)

Tous les matins, je vais acheter le lait, deux litres, 60 centimes chez M. Tombini, le pain chez Mme Espada, six gros pains, quatre francs vingt. Dans le quartier, mon meilleur ami français, c'est Tony Maillor, après l'école, on joue à Ivanhoé, avec de longues planches.

J'ai six ans, mon oncle m'inscrit chez les scouts, le groupe 'El Ikdam', du quartier. J'y découvre la Nation et son rituel, chants patriotiques, feux de joie avec drapeaux et oriflammes, serments absolus dans les fringantes tenues, fanions vert et orange.

A la maison on parle 35% de kabyle, 55% de français et 10% arabe, grosse famille d'instituteurs kabyles. Sociotype très courant, dans l'Algérois.

Famille moyenne, beaucoup de gosses. Cinq pièces sur deux étages, autour d'une grande cour, carrelage en damier, rouge et

blanc. Mon grand père, ma grand mère, cinq filles dont trois mariées vivant ici avec leurs maris et cinq gosses pour l'une, quatre pour l'autre. Plus ma mère et moi. Les deux garçons, un marié quatre gosses. Ca fait sacrément du monde. Pour un deux trois quatre salaires. Ca devait se goupiller nerveux, les contributions mensuelles.

Côte d'azur, colonie de vacances, six ans. Grande première onction de la musique. Un soir, tombe dans mes doigts un violon, le goût du son, la magie de la musique.

A jamais près de moi.

Roulements de bendirs, il y a un monde fou dans la maison, des tantes des oncles, des enfants, les youyous. C'est ma circoncision, été doré, lourds parfums, bendirs roulant l'air, tout le temps. Klaxons dehors, de grandes cousines acheminent les immenses plats de couscous. Dans la cuisine, l'état-major, la Régie Générale: tata Lila, Tata Chafika, ma mère, Tata Zineb, Tata Saliha, pour le noyau dur. Et la flopée de flopées de cousines, les petites mains.

En gandoura de soie blanche, entre ma mère et d'autres femmes, on me dirige vers l'officiant, Tahar, le coiffeur du quartier. Vertiges, en traversant la foule, on me tient par les aisselles, des oncles étalent un tissu blanc au-dessus de mon nombril, pour que je ne voie rien, je sens une main sous ma gandoura, qui triture mon zizi, et zzzzac.

L'écho est encore là, à vif, aujourd'hui, et je suis rentré dans la race.

Je *fais* partie.

Quand les grands parlent à voix basse, à la maison, c'est qu'il s'agit de Mohamed, mon oncle maternel, monté jeune au maquis, venait d'avoir son bac

Un jour; un moudjahid est venu en cachette à la maison, toute la famille l'entourait. Pendant qu'il prenait un café et des gâteaux, il nous donnait des nouvelles, son visage était ombré d'une douce couleur orange, on aurait dit qu'elle venait de lui, la lumière. Pour nous, enfants, c'était un ange, sous la main du Ciel contre l'adversité, Dieu l'avait voulu ainsi.

C'était déjà fini pour la France, la mythologie de la résistance avait gagné l'enfance.

Les années 60, derrière le twist et le calypso, se déjoue l'histoire d'Algérie, le putsch, l'OAS, les plasticages, les voitures noires, qui très lentement mitraillent les trottoirs des quartiers musulmans. Une fois, miracle? Hasard? J'ai vu la voiture noire remonter la rue, les mitraillettes briller et aboyer, le feu, les impacts sur le mur, les hurlements. A hauteur de tête de mioche de huit ans.

Si je ne m'étais pas baissé.

Ensuite, on ramassait les douilles, les balles perdues. On en faisait des bijoux, pendentifs, bagues.

Très souvent, dans les salons, ca faisait chic de mettre sur un buffet, des douilles d'obus sur des napperons, lustrées tous les jours, avec cendre et citron.

Mon premier ramadan, ma mère m'a autorisé à faire quelques jours, récompense: un bel œuf bouilli, rien que pour moi. Soirées de ramadan, place Jeanne d'Arc, un orchestre chaabi, les gens détendus, le ventre plein, à cloper avec cafés, gâteaux et mielleries arabes. Drôle d'odeur de drôle de tabac, aussi, que les grands se passaient en cachette.

Le 5 juillet 1962, l'indépendance. Bardé des couleurs nationales, je défile avec les scouts dans Alger en plein orgasme collectif, dans une foule folle à délire.

Je ne sais même pas, à l'heure d'aujourd'hui, comment j'ai fait pour rentrer à la maison.

Dans la peur et les larmes, les pieds noirs du quartier font leurs bagages. Dès qu'une famille s'en va, hop c'est la razzia, à piquer tout ce qui bouge, à occuper de facto les lieux. Mme Poirel, voulait liquider des choses, un frigo, des meubles, un piano. Elle m'avait dit:

-Ta famille, vous êtes des gens bien, j'ai des choses à bazarder, je préfère que ça soit vous. Même la maison, pour vous je la donne pour une bouchée de pain."

J'étais fier d'annoncer ça à la famille, mais grand-père... Il a dit oui pour les meubles, mais non catégorique pour la maison::

-Tous ces pillards, ils seront punis par la loi, plus tard, vous verrez".

Tu parles, Pépé...

Pendant que le socialisme bureaucratique et populaire met en place son imbroglio de boulons, de képis, et de turbans, moi je découvre la guitare. Un grand cousin en jouait très bien. J'ai découvert ma lune à moi, en voyant ses doigts agiles parcourir le manche, et le son, les cordes brillantes.

Décidé, la guitare, je plonge, 'Jeux interdits', 'Le Pénitencier', puis des choses gitanes, des choses Beatles, arabe, blues, jazz... Ma vieille guitare sèche ne me suffisait plus, au secours maman, vite une guitare électrique, une vraie!

Chantage, c'est l'année du brevet:

-Si tu réussis, je t'achèterais une guitare électrique.

Chose promise chose due. Elle revenait de Rome, vacances chez tata Nouara, son mari était diplomate. On attendait maman à l'aéroport, moi ruisselant d'impatience. Et je l'ai vue, non pas ma mère, mais elle, la guitare, parmi les bagages, dans son bel étui bleu. Des heures longues et humides d'éternité à jouer dans la cour, sur la terrasse, dans la chambre, à me regarder dans la glace, avec la guitare en bandoulière, quelques pas de jeu de scène rock.

J'ai quinze ans, avec des potes, on fait un groupe, les 'Kids', une caisse claire, une cymbale, deux guitares électriques sur un seul ampli. On lit 'Salut Les Copains' et on écoute les nouvelles

chansons sur Europe 1, Adamo, Johnny, France Gall, et aussi les Stones, 'Les Loving Spoonful', Elvis Presley, bien sûr, considéré, à titre.... Euh... comme un pur produit Algérien, tellement la complicité....

A déguster, les imitateurs d'Elvis, dans le quartier, yaourtant 'Tutti Frutti', à genoux au sol, à pleurer en dansant.

Au lycée, l'arabisation avance gravement dru, vraiment. Les profs sont Syriens, Egyptiens, Irakiens, teint bleu glabre, moustache noir jais. Ils ne comprennent pas notre Arabe, le leur c'est du Chinois pour nous, donc c'est clair, quadrature de tous les cercles.

C'est l'âge des lectures, aussi, Camus, Pascal, Descartes, Flaubert... je perds la foi, et découvre... Cupidon. Premières amours, le cœur comme organe central du cosmos, le lyrisme comme unique modalité. Le tout, évidemment, sous la très haute et très correcte égide de Platon, car c'est de l'Idée d'amour, en fait, dont j'étais le total et savoureux féal.

Les pubères Algériennes, aux œillades si andalouses.

Nègre de l'amour, vers 16 ans, Moh est amoureux de Nadia, c'est moi qui écrit ses lettres, Moh me ramène les réponses, et à moi de raviver la flamme, lyrisme débridée, préciosité néoclassique.

-Je t'offrirais ces soleils bouclés d'or, ces golfes galbés turquoise où les anges et les fées tissent la légende de notre amour.

Comme ça, pendant trois ou quatre ans.

'Le Splendid', cinéma de quartier, James Dean, 'Mangala fille des Indes', Jerry Lewis, Les Dix Commandements, Fernandel.

M.Baptiste, le patron, coupait lui-même les tickets, et renvoyait les enfants pieds nus, ou sales.

-Allez ouste, espèce de falampillo...

Jusqu'à présent, j'ignore ce que veut dire ce mot: falampillo

On achetait nos places en vendant des illustrés, Pépito, Zembla, Rodéo, Pim Pam Poum. Dans le noir de la salle, l'écran absorbait nos fantômes, nos projections, on en sortait les yeux et les mains plein d'étoiles.

Ahmed Djidi, meilleur raconteur de films du quartier.

'Pour une Poignée de Dollars', il faisait tout, la bande son, les dialogues, le hennissement des chevaux, les éperons des pas de bottes, le miaulement des balles.

Tout ça en arabe dialectal, bien sûr.

Cependant que le logiciel araboïde finit de terminaliser irréversiblement ses réseaux de contrôle, sa logique de prohibition.

L'idéologie FLN régenté toutes les expressions, interdit de sourire, interdit d'être beau, ça fait pas sérieux.

'El Moudjahid', unique quotidien en français pendant trente ans (aujourd'hui, j'ai encore du mal à y croire: un seul journal?), on disait :

-T'as pas le 'journal'?

La politique? Parfaite esthétique tiers mondo-marxienne, en arabe de burin, écrit au ciment national brut avec truelle et fil à plomb.

Plus de Français à la télé. Seule une chaîne radio émet en Français, la Chaîne Trois. D'où, grande astuce des fous de foot les jours de finale de Coupe d'Algérie: allumer la télé pour les images, baisser le son, allumer la ChaîneTrois et monter le son.

La veille du bac, rafle anti-cheveux longs, je suis pris, boule à zéro. Le lendemain, parmi les toute fraîches filles en fleurs, je rends feuille blanche à mon pays.

Quelque chose de l'ordre de l'intime, du sacrement, venait de casser, pour très longtemps.

Ceci pour dire qu'aujourd'hui, cette enfance, à portée de cœur, maintient avec force et justice la vérité de sa nature.

A savoir: beaucoup d'Algériens, entre trente ans et plus dans ces années 2000, peuvent être considérés, moi inclus, avec toute la sérénité que ma conscience m'autorise, comme des pieds-noirs musulmans à part entière.

Du boulot, pour l'anthropologie.